

IRÈNE

Si! Tu as été coupable envers ce qu'il y avait d'inné au plus profond de mon être.

RUBEK, reculant.

Moi!...

IRÈNE

Oui, toi! Je me suis exposée à tes yeux, tout entière, sans réserve... (Plus bas.) Et pas une fois tu ne m'as touchée.

RUBEK

Ne comprends-tu donc pas, Irène, qu'il y a eu des jours où ta beauté a failli me faire perdre l'esprit?

IRÈNE, continuant sans se troubler.

Et, cependant, si tu m'avais touchée, je crois que je t'aurais tué sur place. Car je portais toujours sur moi une longue épingle d'acier cachée dans ma chevelure. (Elle se passe d'un air pensif la main sur le front.) N'importe! dire que tu as pu... tu as pu...

RUBEK, la regardant avec insistance.

J'étais artiste, Irène.

IRÈNE, d'une voix sombre.

Justement!... justement!...

RUBEK

Artiste avant tout... Malade du désir de créer la grande œuvre de ma vie... (Se plongeant dans ses souvenirs.) Elle devait s'appeler « le Jour de la Résurrection » et revêtir l'aspect d'une jeune femme qui se réveille du sommeil de la mort...

IRÈNE

Notre enfant!...

RUBEK, continuant.

Et cette femme qui se réveille devait réunir en elle tout ce qu'il y a de noble, de fier, d'idéal sur la terre... Je t'ai trouvée. Tu avais tout ce qu'il me fallait. Et tu te prêtas si complètement, si joyeusement à mes des-

seins! Et tu abandonnas ta famille, ton foyer pour me suivre.

IRÈNE

Ce fut mon enfance tout entière qui s'éveilla pour te suivre.

RUBEK

C'est là justement ce qui te rendait si précieuse pour moi... si unique!... Tu devins à mes yeux une créature sacro-sainte qu'on ne devait effleurer que pieusement, en pensée... J'étais jeune, en ce temps-là, Irène. Et c'était chez moi une idée superstitieuse que le moindre désir sensuel que j'éprouverais pour toi profanerait mon âme et m'empêcherait d'atteindre le but rêvé... Il y avait du vrai en cela, je le crois encore.

IRÈNE, inclinant la tête avec une nuance de raillerie.

L'œuvre d'abord... l'être vivant ensuite.

RUBEK

Tu peux en penser ce que tu voudras. Mais j'étais alors tout à ma mission. Et j'en éprouvais un tel bonheur!

IRÈNE

Et tu vins à bout de ta mission, Arnold?

RUBEK

Grâces t'en soient rendues!... je vins à bout de ma mission. Je voulais créer la femme pure, telle qu'elle devait s'éveiller le jour de la résurrection : non point saisie du pressentiment de quelque chose de nouveau, d'imprécis, d'inconnu... mais, après un long sommeil sans rêve, pleine de la joie sainte de se retrouver sans transformation aucune, — elle, la femme terrestre, — dans une région plus haute, plus libre, plus radieuse... (Plus bas.) C'est ainsi que je l'ai créée. C'est ta forme, Irène, que je lui donnai.

IRÈNE pose ses mains à plat sur la table et se renverse sur le dossier de sa chaise.

Et, après cela, tu n'as plus eu besoin de moi...

RUBEK, avec un reproche dans la voix.

Irène!

IRÈNE

Je t'étais devenue inutile...

RUBEK

Oses-tu bien le dire?

IRÈNE

Tu te mis en quête de quelque autre idéal...

RUBEK

Je n'en ai pas trouvé.

IRÈNE

Et pas d'autres modèles, Arnold?

RUBEK

Tu n'étais pas un modèle pour moi; tu étais la source même de ma création.

IRÈNE, après un silence.

Quel poème as-tu fait depuis? quel poème de marbre, après mon départ?

RUBEK

Je n'en ai fait aucun depuis ce jour. Je me suis dépensé en petites choses, en toute sorte de modelages.

IRÈNE

Et la femme avec qui tu vis maintenant?...

RUBEK, l'interrompant violemment.

Ne parle pas d'elle en ce moment: cela me fait mal.

IRÈNE

Où comptes-tu aller avec elle?

RUBEK, d'un ton d'abattement et de fatigue.

Je vais probablement faire un ennuyeux voyage en bateau, vers le nord, en longeant la côte.

IRÈNE le regarde avec un sourire à peine perceptible et dit à voix basse :

Va plutôt dans la montagne. Monte si haut que tu pourras, toujours, toujours plus haut, Arnold!

RUBEK, attentif.

Comptes-tu y aller toi-même?

IRÈNE

Aurais-tu le courage de me rencontrer encore une fois?

RUBEK, hésitant, en proie à une lutte intérieure.

Si nous pouvions!... oh! si nous pouvions!...

IRÈNE

Pourquoi ne pourrions-nous pas ce que nous voulons? (Elle le regarde et dit à voix basse, les mains jointes) Viens, Arnold, viens! Oh! viens à moi! (MAÏA, rayonnante de gaieté, arrive en tournant le coin de l'hôtel et se précipite vers la table où ils étaient assis.

MAÏA, du coin de l'hôtel, sans regarder autour d'elle.

Tu diras ce que tu voudras, Rubek, je...  
(Elle s'arrête en apercevant IRÈNE.) Oh! pardon! je vois que tu as fait connaissance...

RUBEK, d'une voix brève.

Renouvelé connaissance. (Il se lève.) Que me voulais-tu?

MAÏA

Je tenais seulement à te dire que... tu en feras ce que tu voudras, mais je n'irai pas avec toi sur cet affreux bateau.

RUBEK

Pourquoi cela?

MAÏA

Parce que je veux courir la montagne et la forêt... voilà! (Calme.) Accorde-moi cela, Rubek. Tu verras comme je serai gentille après.

RUBEK

Qui t'a mis ces idées en tête?

MAÏA

C'est lui, c'est ce vilain tueur d'ours... Tu ne peux te figurer les merveilles qu'il dit de la montagne et de la vie qu'on y mène!... C'est affreux, horrible, épouvantable, à en juger par la plupart des contes qu'il débite... car je suis presque sûre qu'il ment!... et, tout de même, il y a là une prodigieuse attirance... Dis! me permets-tu de l'accompagner? Tu sais, rien que pour voir si ce qu'il dit est vrai. Puis-je le faire, Rubek?

RUBEK

Oh! je ne demande pas mieux! Va dans la montagne... aussi loin qu'il te plaira... et restes-y tant que tu voudras. Je prendrai peut-être le même chemin que toi.

MAÏA, vivement.

Non, non, non, je ne demande pas cela! Je ne veux pas de sacrifice.

RUBEK

J'irai sur les fiælls. Je m'y suis décidé.

MAÏA

Oh! merci, merci!... Puis-je le dire tout de suite au tueur d'ours?

RUBEK

Dis au tueur d'ours tout ce que tu voudras.

MAÏA

Merci! merci! merci! (Elle veut lui prendre la main, il la retire.) Vrai tu es gentil aujourd'hui, Rubek. (Elle court vers l'hôtel et y entre. Au même instant, la porte du pavillon s'entr'ouvre doucement et sans bruit. La diaconesse se poste, sans être remarquée, dans l'entre-bâillement et s'y tient attentive.)

RUBEK, d'un ton résolu, se tournant vers Irène.

Ainsi, nous nous retrouverons là-haut?

IRÈNE se lève lentement.

Oui, certes, nous nous y retrouverons. Je t'ai si longtemps cherché.

RUBEK

Quand as-tu commencé à me chercher, Irène?

IRÈNE, avec un accent d'amère raillerie.

Depuis que je me suis aperçue du don que je t'avais fait... Je t'avais donné, Arnold, ce dont on ne se passe pas, ce qui aurait dû rester inséparable de moi-même.

RUBEK, hochant la tête.

Oui, c'est cruellement vrai! Tu m'as donné trois ou quatre de tes jeunes années.

IRÈNE

Je t'ai donné bien plus que cela, prodigue que j'étais en ce temps.

RUBEK

Oui, Irène, tu étais une prodigue. Tu m'as donné toute ton adorable nudité...

IRÈNE

A contempler...

RUBEK

Et à glorifier...

IRÈNE

Oui, pour en tirer ta propre gloire, et celle de l'enfant.

RUBEK

Et la tienne, Irène.

IRÈNE

Mais tu oublies le don le plus précieux.

RUBEK

Le plus précieux?... Qu'était-ce donc?

IRÈNE

Je t'ai donné mon âme jeune et vivante. Et je suis restée avec un grand vide en moi, sans âme. (Le regardant fixement.) C'est là ce qui

**3** m'a fait mourir, Arnold. (La DIAONESSE ouvre entièrement la porte et laisse passer Irène, qui entre dans le pavillon.)

RUBEK la suit longtemps des yeux et murmure enfin :  
Irène...

ACTE DEUXIÈME



*fondazione*  
GIORGIO CINI *onlus*



Une station sanitaire sur les hauts plateaux. — La vue s'étend sur une vaste lande, jusqu'à un lac de montagne borné par une chaîne de hautes cimes, aux anfractuosités desquelles on voit bleuir la neige. Au premier plan, à gauche, on voit un torrent descendre en plusieurs filets le long d'une paroi rocheuse. Au bas du rocher, les filets se joignent, et le torrent, traversant la lande, coule vers la droite, entre des pierres, des broussailles et des plantes arborescentes. Au premier plan, à droite, un monticule au sommet duquel est un banc de pierre. — Soir d'été. Le crépuscule tombe.

Au loin, sur la lande, de l'autre côté du torrent, une bande de petits enfants jouent, chantent et dansent. Quelques-uns d'entre eux sont en vêtements bourgeois, d'autres en costume paysan. Pendant la scène suivante, on entend leurs rires joyeux, assourdis par la distance.

RUBEK, un plaid sur les épaules, est assis sur le banc, au sommet du monticule, et regarde jouer les enfants.

Au bout d'un instant, on voit MAÏA apparaître entre des touffes d'arbrisseaux, au second plan, à gauche. Elle lève les yeux vers le monticule, en se faisant un abat-jour de la main. Elle est coiffée d'une petite toque de touriste, vêtue d'une robe courte, qui laisse voir le bas de la jambe, chaussée de hautes bottines à lacets; elle tient à la main un bâton d'alpiniste.



MAÏA, aperçoit Rubek et appelle.

Allô ! (Elle traverse le plateau, franchit le torrent, en s'aidant de son bâton, et gravit le monticule. Soufflant :)  
Dieu ! que j'ai couru pour te trouver, Rubek !

RUBEK, inclinant la tête avec indifférence.

Tu viens du sanatorium ?

MAÏA

Oui, de la cage à mouches.

RUBEK, la regardant un instant.

J'ai remarqué que tu n'a pas diné à table d'hôte.

MAÏA

Nous avons diné en plein air, nous deux.

RUBEK

« Nous deux » ? de qui parles-tu ?

MAÏA

De moi et de ce vilain tueur d'ours, naturellement.

RUBEK

Ah ! très bien.

MAÏA

Oui, et demain, de grand matin, nous nous remettons en chasse.

RUBEK

Une chasse à l'ours ?

MAÏA

Oui. Il faut que nous tuions la bête.

RUBEK

Êtes-vous sur la trace ?

MAÏA, d'un air de supériorité.

On ne rencontre pas d'ours sur un plateau nu, que je sache.

RUBEK

Et où en rencontre-t-on ?

MAÏA

En bas, sur la pente boisée, au plus épais

de la forêt... dans les fourrés inaccessibles  
aux bourgeois.

RUBEK

C'est là que vous irez demain, « vous deux » ?

MAÏA, s'étendant sur la bruyère.

Oui, c'est décidé. A moins que nous ne  
partions dès ce soir. Tu ne t'y opposes pas ?

RUBEK

Moi ? A Dieu ne plaise !

MAÏA, vivement.

Lars nous accompagne, naturellement...  
avec les chiens.

RUBEK

Je ne me suis pas enquis, me semble-t-il,  
de M. Lars et de ses chiens. (Coupant court.) Mais  
ne veux-tu pas, plutôt, t'asseoir sur le banc ?

MAÏA, d'un air las.

Merci. Je suis si bien sur la bruyère  
humide !

RUBEK

Tu as l'air fatiguée.

MAÏA, baillant.

Je commence, en effet, à me sentir lasse.

RUBEK

Tu ne le sentiras bien qu'après... quand  
viendra la détente...

MAÏA, d'un ton somnolent.

Oui. Je vais rester ainsi, les yeux fermés  
Un court silence. (Avec une impatience soudaine.) Mon  
Dieu, Rubeck, comment peux-tu y tenir avec  
tous ces cris d'enfants et ces cabrioles qui n'en  
finissent pas ?

RUBEK

Dans ces ébats grossiers, on surprend par-  
fois quelque chose d'harmonieux, — comme  
une musique de mouvements, — qu'il est amu-  
sant de noter au passage.

MAÏA, avec un rire un peu moqueur.

Ah ! tu es et tu resteras toujours artiste, toi !

RUBEK

Je le voudrais bien.

MAÏA, avec un mouvement de côté, lui tournant le dos.

Il n'est pas artiste pour un brin, lui.

RUBEK, attentivement.

Qui est-ce qui n'est pas artiste ?

MAÏA, reprenant un ton somnolent.

L'autre, bien sûr.

RUBEK

Tu parles du tueur d'ours ?

MAÏA

Oui. Il n'y a pas un brin d'artiste en lui.  
Pas un brin !

RUBEK, souriant.

Non... je crois que tu as parfaitement raison.

MAÏA, violemment, sans se retourner

Et ce qu'il est méchant ! ce qu'il est méchant !... (Elle arrache une touffe de bruyère et la jette loin d'elle.) Oh ! si méchant, si méchant ! Brr !...

RUBEK

Est-ce pour cela que tu le suis avec confiance, jusqu'au fond des bois ?

MAÏA, d'un ton bref.

Je ne sais pas. (Se tournant vers lui.) Toi aussi, Rubek, tu es méchant.

RUBEK

Tu ne fais que de t'en apercevoir ?

MAÏA

Non... il y a longtemps que je le vois.

RUBEK, haussant les épaules.

On vieillit, Madame Maïa, on vieillit.

MAÏA

Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Mais il

y a quelque chose de si las, de si excédé dans le coup d'œil que tu daignes me jeter de temps en temps.

RUBEK

Tu crois avoir remarqué cela?

MAÏA, d'une voix assurée.

C'est peu à peu que t'est venue cette méchante expression dans les yeux. On dirait presque que tu nourris en secret de mauvais desseins à mon égard.

RUBEK

Vraiment? (Affectueusement, mais gravement:) Viens t'asseoir près de moi, Maïa. Nous allons causer un moment.

MAÏA, se relevant à moitié.

Veux-tu que je m'assoie sur tes genoux... comme dans les premiers temps?

RUBEK

Non, je ne le veux pas. On pourrait nous

voir de l'hôtel. (Il s'écarte un peu.) Mais tu peux t'asseoir sur ce banc, à côté de moi.

MAÏA

Merci; je préfère, en ce cas, rester couchée comme je suis. Je t'écouterai tout aussi bien. (Avec un regard d'interrogation:) Eh bien! qu'as-tu à me dire?

RUBEK, commençant lentement.

Quel motif, d'après toi, m'a fait consentir à venir ici cet été?

MAÏA

Mon Dieu! tu prétendais que le voyage me ferait un bien immense. Mais...


RUBEK

Mais?...

MAÏA

Mais maintenant je ne crois plus à ce motif. Ce n'était pas le vrai.

RUBEK

Et que crois-tu maintenant?...  


MAÏA

Je crois que le motif, c'était cette dame  
pâle.

RUBEK

Madame de Sařow?

MAÏA

Oui, celle qui est toujours sur nos talons.  
Ne l'a-t-on pas vue débarquer ici-même hier  
soir?

RUBEK

Mais quel serait, grand Dieu, le...

MAÏA

Eh! tu l'as intimement connue. Longtemps  
avant de m'avoir rencontrée.

RUBEK

Et depuis longtemps aussi je l'avais ou-  
bliée... quand je t'ai rencontrée.

MAÏA, se redressant sur son séant.

Oubliés-tu si facilement, Rubek?

RUBEK, d'un ton bref.

Oh! très facilement... (Avec brusquerie.) quand  
je veux oublier.

MAÏA

Même une femme qui t'a servi de modèle?

RUBEK, froidement.

Quand je n'en ai plus besoin, je...

MAÏA

Une femme qui a consenti à se dévêtir sous  
tes yeux?

RUBEK

Cela n'a pas d'importance pour un artiste.  
(Changeant de ton.) Et comment, je te le demande,  
aurais-je pu savoir qu'elle était dans ce pays?

MAÏA

Oh! tu peux avoir lu son nom sur une  
liste d'étrangers, dans un journal,

RUBEK

Mais ce nom ne m'aurait rien dit. Jamais je n'avais entendu parler de M. de Satow.

MAÏA, d'un ton de fatigue voulue.

Eh bien ! c'est quelque autre motif qui t'aura décidé à ce voyage.

RUBEK, gravement.

Oui, Maïa, j'avais un autre motif. Un tout autre motif. Et c'est à ce sujet que nous devons finir par nous expliquer.

MAÏA, étouffant un accès de rire.

Mon Dieu ! quel air solennel !

RUBEK, la scrutant d'un regard méfiant.

Oui, peut-être un peu plus solennel que de raison.

MAÏA

Que veux-tu dire ?

RUBEK

Cela ne pourra d'ailleurs que nous faire du bien, à l'un et à l'autre.

MAÏA

Tu commences à exciter ma curiosité.

RUBEK

Tu n'es que curieuse ? Tu n'es pas un peu inquiète ?

MAÏA, secouant la tête.

Pas un brin.

RUBEK

C'est bien. Écoute-moi donc... Tu me disais là-bas que j'étais devenu si nerveux depuis quelque temps...

MAÏA

C'est vrai.

RUBEK

Et quelle peut bien être la cause de cette nervosité ?

MAÏA

Comment pourrais-je le savoir? (Vivement.)  
Tu es peut-être fatigué de vivre constamment  
en tête à tête avec moi?

RUBEK

Constamment?... Dis plutôt : éternelle-  
ment.

MAÏA

Oui, fatigué de notre existence quoti-  
dienne... Deux êtres s'en allant ainsi tout  
seuls, l'un avec l'autre, et vivant quatre ou  
cinq ans, sans se quitter d'une heure pour  
ainsi dire!...

RUBEK, intéressé.

Oui, oui... eh bien?

MAÏA, avec un peu d'oppression.

Tu n'aimes pas la société, Rubek. Tu pré-  
fères vivre seul avec tes pensées. Moi, de mon  
côté, je ne puis m'entretenir avec toi, comme

il le faudrait, de ce qui l'intéresse... de l'art,  
*et cætera.* (Avec un geste d'insouciance.) Et je ne m'en  
soucie pas beaucoup, à dire vrai!

RUBEK

Oui, oui... Aussi restons-nous, d'ordinaire,  
au coin de la cheminée, à causer de ce qui  
l'intéresse, toi.

MAÏA

Oh! mon Dieu, je ne m'intéresse à rien de  
bien particulier.

RUBEK

Ce sont de petites choses, c'est vrai. Elles  
ne nous font pas moins passer le temps,  
Maïa.

MAÏA

Tu as raison. Le temps passe. Il commence  
à te fuir, Rubek!... Et c'est là, justement,  
ce qui te rend si inquiet...

RUBEK, avec un violent signe d'assentiment.

Si anxieux! (Se tordant sur son banc.) Ah! je ne

pourrai pas longtemps supporter cette misérable vie!

MAÏA, se lève et reste un instant immobile, le regard fixé sur lui.

Veux-tu te débarrasser de moi? Tu n'as qu'un mot à dire.

RUBEK

Quel est ce langage? Me débarrasser de toi?

MAÏA

Oui, si tu en as assez, dis-le franchement. Et je m'en irai à l'instant.

RUBEK, avec un sourire presque imperceptible.

Est-ce une menace, Maïa?

MAÏA

Dans ce que je viens de dire, il n'y a rien qui puisse t'effrayer.

RUBEK, se levant.

Non, tu as raison. (Après un instant de silence.)

Cette existence ne nous vaut rien, ni à l'un ni à l'autre. Nous ne pouvons la continuer.

MAÏA

Eh bien! c'est dit.

RUBEK

Il n'y a rien de dit. (Appuyant sur les mots.) Car, si nous ne pouvons vivre seuls, l'un avec l'autre, il ne s'ensuit pas que nous devons nous quitter.

MAÏA, avec un sourire ironique.

Il suffira, n'est-ce pas, de nous séparer un petit peu?

RUBEK, secouant la tête.

Pas même cela.

MAÏA

Mais alors?... Voyons! explique-toi: quels sont tes desseins à mon égard?

RUBEK, avec quelque hésitation.

Ce que je sens très vivement, très cruelle-



ment, à l'heure qu'il est..., c'est le besoin d'un être intimement lié avec moi.

MAÏA, l'interrompant, avec une attente inquiète.

Ne le suis-je donc pas, Rubek ?

RUBEK

Pas comme je l'entends. Il me faudrait vivre avec un être qui, pour ainsi dire, s'ajouterait à moi... me compléterait... ne ferait qu'un avec moi dans tous les actes de ma vie.

MAÏA, lentement.

C'est là une tâche trop difficile pour moi et que je ne saurais remplir.

RUBEK

En effet, Maïa, il vaut mieux ne pas l'essayer.

MAÏA, avec éclat.

Je n'en ai pas la moindre envie, je l'assure !

RUBEK

Je ne le sais que trop. Et je n'espérais pas, en t'attachant à moi, que tu me prêterais cette sorte de *concours vital*.

MAÏA, l'observant.

Je vois à ta figure que tu penses à une autre.

RUBEK

Vraiment ? Je ne te connaissais pas le don de lire les pensées. Ainsi, tu peux voir cela ?

MAÏA

Oui, certes. Oh ! je te connais si bien, si bien, Rubek !

RUBEK

En ce cas, tu peux également voir à qui je pense ?

MAÏA

Assurément, oui.

RUBEK

Eh bien, voudrais-tu me le...

MAÏA

Tu penses à cette... à ce modèle qui t'a servi un jour... (Abandonnant subitement le fil de sa pensée.) Sais-tu qu'à l'hôtel, là-bas, on croit qu'elle est folle?

RUBEK

Vraiment?... Et que dit-on, à l'hôtel, de toi et du tueur d'ours?

MAÏA

Cela ne fait rien à l'affaire. (Reprenant le cours de ses idées.) En tout cas, c'est à cette femme pâle que tu pensais tout à l'heure.

RUBEK, sur le ton de la franchise.

Justement, je pensais à elle. Quand je n'eus plus besoin d'elle... et que, d'ailleurs, elle m'eut quitté... pour disparaître... tout simplement...

MAÏA

Tu me pris, n'est-ce pas, comme une sorte de pis aller

RUBEK, avec de moins en moins de ménagements.

Franchement, Maïa, il y avait de cela dans ma détermination. J'étais resté un an, un an et demi seul, enfermé avec mes pensées... et j'avais mis la dernière main, la toute dernière main à mon œuvre... « Le Jour de la Résurrection » s'en alla enfin à travers le monde et me valut la gloire... et le reste. (Avec plus de chaleur.) Mais je n'aimais plus mon œuvre. Les fleurs et l'encens qui m'étaient prodigués par les hommes me suffoquaient, m'exaspéraient, me donnaient envie de fuir, de me cacher au fond des bois. (La regardant.) Toi, qui sais lire les pensées..., peux-tu deviner l'idée qui me vint alors?

MAÏA, dédaigneuse.

Parfaitement : l'idée de faire les bustes des tiers et des quarts.

RUBEK, inclinant la tête.

Sur commande, oui. Avec — gratis et par-dessus le marché — des traits d'animaux derrière les masques (Souriant.) Mais il ne s'agit pas de cela.

MAÏA

De quoi donc s'agit-il ?

RUBEK, reprenant son sérieux.

De ce que tout, vocation, travail d'artiste, et tout ce qui s'ensuit... oui, tout cela m'apparaissait soudain comme choses creuses, vides, insignifiantes au fond.

MAÏA

Et que voulais-tu mettre à la place ?

RUBEK

La vie, Maïa.

MAÏA

La vie.

RUBEK

Oui, vivre au soleil, en beauté, cela n'a-t-il pas un prix tout autre que d'user ses jours dans un trou humide à pétrir de l'argile et à marteler de la pierre ?

MAÏA, avec un léger sourire.

Oui, c'est ce que j'ai toujours pensé.

RUBEK

Et puis j'étais devenu assez riche pour vivre dans l'opulence et laisser le soleil verser sur ma paresse son insouciant lumière. J'avais de quoi faire bâtir une villa sur le lac de Taunitz et un palais dans la capitale... Sans compter tout le reste !

MAÏA, continuant sur le même ton.

Et, pour en finir, tu avais les moyens de te payer ma personne et de m'ouvrir l'accès de tous tes trésors.

RUBEK, cherchant à tourner la chose en plaisanterie.

Ne t'avais-je pas promis de te conduire sur une haute montagne et de te montrer toutes les splendeurs de la terre?

MAÏA, doucement.

Tu m'as peut-être conduite sur une haute montagne, Rubek... mais tu ne m'as pas montré toutes les splendeurs de la terre!

RUBEK, avec un sourire agacé.

Tu es bien difficile, Maïa! oh! bien difficile!... (Violamment.) Mais sais-tu ce qui me met surtout au désespoir? Le sais-tu?

MAÏA, sur un ton de calme défi.

Oui. C'est de l'être embarrassé de moi pour le reste de ta vie.

RUBEK

Voilà des paroles sans cœur, que je n'aurais pas dites.

MAÏA

Mais tu les penses, ces paroles sans cœur!

RUBEK

Tu n'as pas une idée bien claire de ce que c'est qu'un artiste, vu par le dedans.

MAÏA, souriant et hochant la tête.

Mon Dieu, je ne sais seulement pas ce que je suis moi-même vue par le dedans, comme tu dis.

RUBEK, suivant le cours de son idée.

Je vis si vite, Maïa! Nous vivons ainsi, nous autres artistes... Moi, pour ma part, j'ai vécu toute une existence humaine dans l'espace des quelques années que nous avons passées ensemble... Je me suis convaincu que, pour moi, le bonheur ne consiste pas dans la jouissance oisive. Pour moi et mes pareils, il n'y a pas de vie toute faite. Il me faut rester à l'ouvrage, — créer œuvre

sur œuvre, — jusqu'à la fin de mes jours.  
(Avec effort.) Et voilà pourquoi, Maïa, je ne peux plus m'en tirer si je n'ai que toi seule auprès de moi.

MAÏA, tranquillement.

Cela veut dire, en d'autres termes, que tu es fatigué de moi.

RUBEK, avec éclat.

Où! Je suis las, intolérablement las de notre vie commune! Elle m'affaïsse et me détruit. Tu sais tout maintenant. (Se maltrisant.) Ce sont là de dures et méchantes paroles. Je le sens bien moi-même. Et tu n'as, dans tout cela, rien à te reprocher... Je le reconnais pleinement. C'est moi, moi seul qui viens de subir une évolution... (A moitié pour lui-même.) qui me suis réveillé à ma vraie vie.

MAÏA, se torçant les mains malgré elle.

Mais, au nom du ciel, pourquoi ne pas nous séparer, en ce cas?

RUBEK, la regardant, stupéfait.

Tu le voudrais!

MAÏA, haussant les épaules

Mon Dieu, s'il n'y a rien d'autre à faire...

RUBEK, vivement.

Mais si, il y a autre chose! On peut tout concilier...

MAÏA, levant le doigt.

Tu penses toujours à cette femme pâle!

RUBEK

Franchement, oui : je ne puis cesser de penser à elle, depuis que je l'ai retrouvée... (Faisant un pas vers elle). Car il faut que je te confie une chose, Maïa...

MAÏA

Quoi donc?

RUBEK, se frappant la poitrine.

J'ai là, vois-tu, un coffret précieux où se

conservent toutes mes visions, tout ce qui fut mon idéal d'artiste. Depuis le jour où elle a disparu, ce coffret est fermé. Elle en a emporté la clef, et toi, petite Maïa, tu n'as jamais pu l'ouvrir. Le trésor gît là inexploité. Et les années passent! Et je ne peux y parvenir!

MAÏA, maîtrisant un sourire sarcastique.

Eh bien! prie-la d'ouvrir...

RUBEK, incertain du sens de ses paroles.

Maïa!

MAÏA

... Puisqu'elle est là!... C'est pour ce coffret, sans doute, qu'elle est venue?

RUBEK

Jamais je ne lui en ait dit un [mot.

MAÏA, avec un regard innocent.

Mais, mon cher Rubek, à quoi bon tant

de bruit et d'explications pour une chose si simple?

RUBEK

Te paraît-elle vraiment si simple?

MAÏA

Oui, certes, Il faut t'unir à celle qui t'est le plus utile. (Baissant la tête.) Quant à moi! je saurai toujours me trouver une place au soleil.

RUBEK

Comment l'entends-tu?

MAÏA, jouant l'insouciance.

Eh! ne pourrais-je pas, au besoin, aller simplement habiter notre villa!... Et encore ce n'est pas bien nécessaire. En ville, dans notre grande maison, on pourra toujours, — avec un peu de bonne volonté, — trouver de la place pour trois.

RUBEK, hésitant.

Crois-tu donc que cela pourrait marcher à la longue?

MAÏA, d'un ton léger.

Mon Dieu... si cela ne marche pas, cela ne marchera pas, voilà tout.

RUBEK

Et que ferons-nous, Maïa, si cela ne marche pas?

MAÏA, négligemment.

Nous irons chacun de notre côté. Je saurai toujours découvrir quelque coin inconnu où je serai libre. Libre, libre !... Ne vous inquiétez pas de cela, Monsieur le professeur Rubek !... (Soudain, le doigt tendu vers la droite.) Regarde donc ! La voici.

RUBEK, se retournant.

Où celà ?

MAÏA

Là, sur le plateau. Elle glisse... comme la statue de marbre des légendes. Elle vient ici.

RUBEK, tendant la main au-dessus de ses yeux.

Ne dirait-on pas la résurrection même !...

(Se parlant à lui-même.) Et c'est elle que j'ai fuie ! que j'ai reléguée dans l'ombre ! que j'ai transformée... Ah ! fou que j'étais !

MAÏA

A quoi penses-tu ?

RUBEK

A rien. A rien que tu puisses comprendre.

(Irene vient de droite, traversant la lande. Les enfants, qui l'ont aperçue depuis quelque temps, courent au-devant d'elle et l'entourent. Les uns l'approchent avec joie et confiance, d'autres semblent timides et inquiets. Elle leur parle doucement et semble les exhorter à descendre au sanatorium, tandis qu'elle se reposera un peu au bord du torrent. Les enfants descendent en courant la côte, au second plan de gauche. Irene s'approche de la pente rocheuse et fait ruisseler l'eau sur ses mains, pour les rafraîchir.)

MAÏA, contenant sa voix.

Descends, Rubek, et va lui parler.

RUBEK

Où iras-tu pendant ce temps ?

MAÏA, avec un regard significatif.

J'irai désormais mon propre chemin. (Elle

descend la côte et franchit le torrent en s'aidant de son bâton. Arrivée près d'Irène, elle s'arrête.) — Le professeur est là-haut et vous attend, Madame.

IRÈNE

Que me veut-il?

MAÏA

Il veut demander votre aide pour ouvrir un coffret précieux.

IRÈNE

Puis-je donc l'aider en cela?

MAÏA

Il prétend que vous êtes seule à le pouvoir.

IRÈNE

En ce cas, j'essaierai.

MAÏA

Oui, Madame, essayez. (Elle prend le chemin du sanatorium. Un moment après, RUBEK descend le monticule et s'avance jusqu'au torrent au-devant d'Irène, qui est sur l'autre bord.)

IRÈNE, après un court silence.

Elle m'a dit que tu m'attendais.

RUBEK

Je t'ai attendue pendant des années... sans m'en rendre compte.

IRÈNE

Je ne pouvais te rejoindre, Arnold. Je dormais là-bas, d'un long et profond sommeil plein de rêves.

RUBEK

Oh! mais te voilà réveillée, Irène!

IRÈNE, hochant la tête.

J'ai les paupières encore tout alourdies par le sommeil.

RUBEK

Tu verras : notre jour va se lever, et le monde s'illuminera pour nous.

IRÈNE

N'y compte pas.



RUBEK, insistant.

J'y compte ! j'en suis sûr ! maintenant que  
je t'ai retrouvée...

IRÈNE

Ressuscitée.

RUBEK

Transfigurée !

IRÈNE

Non, Arnold, ressuscitée seulement. Il n'y  
a pas eu de transfiguration. (Il la rejoint, marchant  
sur les pierres du torrent.)

RUBEK

Qu'as-tu fait toute la journée, Irène ?

IRÈNE, avec un geste vers la lande.

J'ai été loin, loin, dans les terres mortes.

RUBEK

Je vois que ton... amie n'est pas avec toi.

IRÈNE, souriant.

Mon amie n'en a pas moins l'œil sur moi.

RUBEK

Toujours ?

IRÈNE, regardant autour d'elle.

Tu peux m'en croire. De quelque côté que  
je me tourne, elle ne me perd jamais de vue.  
(Baissant la voix.) Jusqu'à ce que je la tue un  
beau matin...

RUBEK

Tu voudrais ?...

IRÈNE

De tout mon cœur. Si cela se pouvait,  
seulement !...

RUBEK

Pourquoi ?

IRÈNE

Pour mettre fin à ses sortilèges. (Mystérieuse-  
ment.) Figure-toi, Arnold, qu'elle s'est trans-  
formée en mon ombre.

RUBEK, tâchant de la calmer.

Allons, allons ! Il faut bien que chacun de nous ait une ombre.

IRÈNE

Je suis ma propre ombre. (Avec éclat.) Tu ne comprends donc pas ?

RUBEK, tristement.

Si, si, Irène, je comprends. (Il s'assied sur une pierre, au bord du torrent. Elle se tient derrière lui, appuyée à la paroi rocheuse.)

IRÈNE, après un silence.

Pourquoi détournes-tu de moi tes regards ?

RUBEK, doucement, en balançant la tête.

Je n'ose pas te regarder... je n'ose pas.

IRÈNE

Pourquoi ne l'oses-tu plus, maintenant ?

RUBEK

Tu es torturée par une ombre, et moi par ma conscience inquiète.

IRÈNE, avec un joyeux cri de soulagement.

Enfin !

RUBEK, bondissant.

Irène... qu'as-tu ?

IRÈNE, l'apaisant.

Chut ! chut ! du calme !... du calme !... (Respirant profondément, comme débarrassée d'un poids.) Ah ! ils m'ont lâchée... cette fois encore... Main-  
tenant, nous pouvons nous asseoir et causer...  
comme jadis... dans la vie d'autrefois.

RUBEK

Oh ! si nous pouvions vraiment causer comme jadis !

IRÈNE

Rassieds-toi où tu étais. Je vais me mettre à côté de toi. (Il reprend sa place. Elle s'assied sur une autre pierre, tout près de lui. — Après un silence :) Me voici, Arnold, revenue à toi des extrémités de la terre.

RUBEK

Oui, d'un long, bien long voyage.

IRÈNE

Revenue chez mon seigneur et maître.

RUBEK

Dans notre monde, Irène... dans notre monde, à nous deux.

IRÈNE

M'as-tu attendue chaque jour?

RUBEK

Comment aurais-je pu l'attendre?

IRÈNE, avec un regard oblique.

C'est vrai. Tu ne le pouvais pas. Tu ne comprenais rien.

RUBEK

Est-ce vraiment pour un autre que tu m'as quitté tout à coup?

IRÈNE

Ne serait-ce pas pour toi-même, Arnold?

RUBEK, avec un regard d'incertitude.

Je ne te comprends pas!

IRÈNE

Quand j'eus fini de te servir avec mon âme et mon corps, et que la statue — que « notre enfant », comme nous disions — fut achevée... je déposai à tes pieds mon offrande la plus précieuse en m'effaçant à jamais

RUBEK, baissant la tête.

Et en faisant le vide dans mon existence!

IRÈNE, rougissant subitement.

C'est là ce que je voulais!... Jamais après cet enfant unique, tu ne devais plus rien créer, jamais!

RUBEK

C'était une pensée de jalousie?

IRÈNE, froidement.

Je crois que c'était surtout de la haine.

RUBEK

De la haine ? contre moi ?

IRÈNE, avec un retour de violence.

Oui, contre toi... contre l'artiste qui, de ses mains légères et insouciantes, a pris un corps palpitant de jeunesse et de vie et l'a déponillé de son âme afin de s'en mieux servir pour créer son œuvre d'art.

RUBEK

Est-ce à toi de parler ainsi... à toi dont les chaudes aspirations, dont les ardeurs sacrées m'assistaient dans mon travail ? dans ce travail qui nous réunissait chaque matin comme pour une prière commune !

IRÈNE, reprenant un ton froid.

Je vais te dire une chose, Arnold.

RUBEK

Parle, Irène.

IRÈNE

Je n'ai jamais aimé ton art avant de t'avoir rencontré. Ni après.

RUBEK

Et l'artiste, Irène ?

IRÈNE

L'artiste, je le hais.

RUBEK

L'artiste qui est en moi ?

IRÈNE

Celui-là surtout. Quand, dévêtue, j'apparaissais devant toi, je te haïssais, Arnold.

RUBEK, avec violence.

Ce n'est pas vrai, Irène ! C'est faux !

IRÈNE

Je te haïssais parce que je ne voyais en toi ni émotion ni trouble.

RUBEK, souriant.

Pas de trouble ? Tu crois cela ?

IRÈNE

Ou que tu conservais, du moins, un empire sur toi... exaspérant. Parce que tu n'étais qu'artiste, rien qu'artiste. Tu n'étais pas homme. (Changement de ton, d'une voix chaude et émue.)

Mais cette figure qui se modelait dans l'argile molle et vivante, cette figure, je l'aimais de plus en plus, à mesure que la matière brute, que la masse informe se transformait en un enfant dont l'âme parlait à la mienne, qui était notre création, notre enfant, à toi et à moi.

RUBEK, avec une profonde tristesse.

Il l'était en esprit et en vérité.

IRÈNE

Vois-tu, Arnold, c'est à cause de cet enfant, de notre enfant, que j'ai entrepris ce long pèlerinage.

RUBEK, attentif soudain.

A cause de ce marbre ?

IRÈNE

Appelle-le comme tu voudras, je continuerai à l'appeler notre enfant.

RUBEK, inquiet.

Tu voudrais le voir ? le voir achevé ? tel qu'il se dresse dans le marbre, dans ce marbre que tu trouvais toujours si froid ? (Vivement.) Tu ne sais peut-être pas qu'il a sa place quelque part dans un musée, très loin d'ici ?

IRÈNE

Le bruit m'en est parvenu.

RUBEK

Et tu as toujours eu horreur des musées... Tu les appelais des sépulcres.

IRÈNE

Je veux aller en pèlerinage là où sont enterrés mon âme et l'enfant de mon âme.

RUBEK, anxieux, angoissé.

Il ne faut pas que tu revoies cette statue ! Entends-tu, Irène ! Je t'en supplie !... Il ne le faut pas ! Jamais !

IRÈNE

Crois-tu que j'en mourrais une seconde fois ?

RUBEK, se tordant les mains.

Ah ! je ne sais plus que croire... Mais aussi comment pouvais-je prévoir ton attachement invincible à cette statue ? Ne m'as-tu pas quitté avant qu'elle fût achevée ?

IRÈNE

Elle était achevée. C'est pourquoi j'ai pu te quitter, te laisser seul.

RUBEK, les coudes sur les genoux, se cache les yeux et balance sa tête dans ses mains.

Elle n'était pas encore ce qu'elle est devenue depuis.

IRÈNE, prompt comme l'éclair, tire à moitié un mince stylet caché dans son corsage et dit très bas, avec un râle dans la voix :

Arnold... tu as fait du mal à notre enfant ?

RUBEK, d'un ton évasif.

Du mal?... Je ne sais pas au juste ce que tu en penserais si...

IRÈNE, perdant haleine.

Dis-moi vite ce que tu as fait à l'enfant !

RUBEK

Je te le dirai, si tu veux rester tranquille et m'écouter.

IRÈNE, cachant le stylet.

Je t'écouterai aussi tranquillement qu'une mère peut...

RUBEK, l'interrompant.

Et il ne faut pas me regarder pendant que je parlerai.

IRÈNE, allant s'asseoir sur une pierre, derrière Rubek.

Tu vois, je m'assieds derrière toi. Parle.

RUBEK ôte ses mains de son visage et plonge son regard devant lui.

A peine t'eus-je trouvée, que je vis clairement le parti que je tirerais de toi pour ma grande œuvre.

IRÈNE

Celle que tu appelles « le Jour de la Résurrection » et que j'appelle, moi, « notre enfant ».

RUBEK

J'étais jeune, ignorant de la vie. Je pensais qu'on ne pouvait donner à la Résurrection une apparence plus belle, plus radieuse que celle d'une jeune fille intacte, — n'ayant rien éprouvé de la vie terrestre, — et s'éveillant à la lumière, à la joie triomphale sans avoir à se séparer de quelque laideur, de quelque impureté que ce soit.

IRÈNE, vivement.

Oui, et c'est ainsi que j'apparais dans notre œuvre ?

RUBEK, avec hésitation.

Pas tout à fait, Irène.

IRÈNE, avec une inquiétude croissante.

Pas tout à fait ? Pas sous l'aspect que j'avais devant toi ?

RUBEK, sans répondre.

J'ai appris à connaître le monde durant les années qui ont suivi ton départ, Irène. « Le Jour de la Résurrection » est devenu, dans mon idée, quelque chose de plus... de plus compliqué. Le petit piédestal sur lequel ton image se dressait svelte et solitaire, ce piédestal ne suffisait plus à porter mon rêve nouveau.

IRÈNE cherche un instant son stylet, mais ne le tire pas.

Et quel était ce rêve ? dis !

RUBEK

Il reproduisait ce qui frappait mes yeux dans le monde qui m'entourait. Il me fallait.

Irène, introduire ces impressions dans mon œuvre. Je ne pouvais m'en abstenir... J'élargis le piédestal. Il présenta une vaste surface, sur laquelle je plaçai un fragment de globe, gonflé et s'entr'ouvrant. Et, par les fissures de cette terre en travail, on voit maintenant sortir tout un fourmillement d'êtres, hommes et femmes, avec des figures de bêtes dissimulées derrière leurs masques, tels que la vie me les avait montrés.

IRÈNE, attendant, l'haleine suspendue.

Mais, au milieu de ce fourmillement, on voit apparaître la jeune fille rayonnante? Je suis là, n'est-ce pas, Arnold?

RUBEK, évasivement.

Pas tout à fait au milieu. J'ai dû, malheureusement, reculer un peu cette figure. L'effet d'ensemble l'exigeait. Tu comprends, elle aurait écrasé tout le reste.

IRÈNE

Mais la joie, la lumière continuent à rayonner de mon visage transfiguré?

RUBEK

Assurément, Irène. Mais tout cela est peut-être un peu voilé, comme le demandait ma nouvelle conception.

IRÈNE, se levant sans bruit.

Cette statue exprime la vie telle que tu la vois maintenant.

RUBEK

Sans doute.

IRÈNE

Et tu m'y as donné une place à demi sacrifiée, celle d'une figure d'arrière-plan dans le groupe. (Elle tire de nouveau le stylet.)

RUBEK

Non, ce n'est pas une figure d'arrière-plan :



tout au plus, une sorte de figure intermédiaire.

IRÈNE, bas, d'une voix rauque.

Tu viens de prononcer ton arrêt. (Elle va le frapper.)

RUBEK se retourne et la regarde.

Mon arrêt ?

IRÈNE cache vivement le stylet et dit avec un accent douloureux :

Mon âme tout entière, — nos deux êtres, — nous, nous et notre enfant, — tout était là, dans cette forme isolée.

RUBEK, vivement, ôtant son chapeau d'un mouvement rapide et essuyant son front baigné de sueur.

Oui, mais écoute comment je me suis présenté moi-même dans le groupe. Sur le premier plan, un homme est assis près d'une source, comme je le suis en ce moment : courbé sous le poids d'une faute, il ne peut se détacher entièrement de l'écorce terrestre.

J'appelle cette cette figure « le Regret d'une vie détruite ». Il est là, trempant ses doigts dans l'eau qui ruisselle, afin d'en laver la souillure, et torturé par la certitude de n'y réussir jamais. L'éternité durera sans qu'il atteigne pleinement à la résurrection, sans qu'il ait pu se dégager de l'enfer où il est figé.

IRÈNE, durement et froidement.

Poète !

RUBEK

Pourquoi « poète » ?

IRÈNE

Parce que tu es veule et inerte, plein d'indulgence pour tes pensées. Tu as tué mon âme, — et tu sculpes ensuite ton image dans une attitude de repentir, de confession et de pénitence... (Souriant.) Avec cela, tu crois que tout est dit et qu'il n'y a plus de compte à régler.

RUBEK, sur un ton de défi.

Je suis un artiste, Irène. Et je ne rougis pas des faiblesses dont je ne parviendrai peut-être jamais à me défaire. Car, vois-tu, je suis né artiste... Et j'aurais beau faire, je ne serai jamais autre chose qu'un artiste.

IRÈNE le regarde en dissimulant un mauvais sourire et dit d'une voix douce :

Tu es un poète, Arnold. (Passant délicatement la main sur les cheveux de Rubek.) Cher grand et vieil enfant... comment ne le vois-tu pas toi-même ?

RUBEK, mécontent.

Pourquoi t'obstines-tu à m'appeler poète ?

IRÈNE, l'épiait du regard.

Parce qu'il y a dans ce mot une excuse, mon ami, une absolution, — qui jette son voile sur toute faiblesse. (Changeant subitement de ton.) Mais moi, j'étais un être humain ! J'avais aussi une vie à vivre, une destinée à accom-

plir. Vois : j'ai tout quitté, j'ai renoncé à tout pour me soumettre à toi... Ah ! ce fut un suicide, un crime contre moi-même. (A voix presque basse.) Et ce crime, je ne pourrai jamais l'expier. (Elle s'assied près de lui, au bord du torrent, le couve des yeux sans qu'il s'en aperçoive et, d'un mouvement quasi inconscient, cueille quelques fleurs dans le buisson.)

IRÈNE, se maîtrisant en apparence.

J'aurais dû mettre des enfants au monde... beaucoup d'enfants... de vrais enfants, et non de ceux que l'on conserve dans des sépulcres. C'était là ma vocation. Jamais je n'aurais dû te servir, — poète !

RUBEK, plongé dans ses souvenirs.

Ils étaient beaux, cependant, ces jours, Irène... merveilleusement beaux, quand j'y pense.

IRÈNE, le regardant avec une expression de douceur.

Te souviens-tu d'un petit mot que tu m'as dit... quand l'enfant fut là et mon œuvre

achevée? (Elle le regarde en hochant la tête.) Te souviens-tu, Arnold, de ce petit mot?

RUBEK, avec un regard interrogateur.

Je t'aurais dit un mot dont tu te souviendrais encore?

IRÈNE

Oui. Tu ne te le rappelles plus?

RUBEK

Non, en vérité... du moins pour le moment.

IRÈNE

Tu me pris les deux mains et les serras chaudement dans les tiennes. J'attendais, l'haleine suspendue. Tu dis, alors : « Merci! Irène; du fond de mon cœur, merci! ç'a été là, pour moi, un épisode béni. »

RUBEK, d'un air de doute.

Ai-je dit « épisode »? C'est un mot dont je ne me sers pas d'ordinaire.

IRÈNE

Tu as dit « épisode ».

RUBEK, d'un ton de négligence voulue.

Je veux bien... c'est qu'en effet c'était un véritable épisode.

IRÈNE, d'une voix brève.

C'est sur ce mot que je suis partie.

RUBEK

Tu prends tout si cruellement à cœur, Irène!

IRÈNE, se passant la main sur le front.

Tu as peut-être raison. Secouons donc ce qui nous oppresse et nous fait souffrir. (Elle effeuille une saxifrage rose et jette les pétales dans le torrent.)  
Regarde : voici nos oiseaux qui nagent.

RUBEK

Quels sont ces oiseaux?

IRÈNE

Te ne vois pas que ce sont des flamants?  
Tu les reconnais à leur plumage rose...

RUBEK

Les flamants ne nagent pas : ils traversent  
à gué les cours d'eau.

IRÈNE

Si ce ne sont pas des flamants, il faut donc  
que ce soient des mouettes.

RUBEK

Oni des mouettes à bec rouge. (Il cueille  
quelques larges feuilles les jette à l'eau.) Je lance mes  
barques à leur poursuite.

IRÈNE

Oui, mais il ne faut pas d'oiseleurs à bord.

RUBEK

Non, il ne faut pas d'oiseleurs... (Avec un  
sourire.) Te souviens-tu d'un été où nous venions

nous asseoir ainsi devant la petite cabane  
près du lac de Taunitz?

IRÈNE, inclinant la tête.

Oui, le samedi, après le travail de la  
semaine.

RUBEK

Nous prenions le train, et nous restions  
absents tout le dimanche.

IRÈNE, avec une lueur de haine dans les yeux.

C'était un épisode, Arnold!

RUBEK, qui semble n'avoir pas entendu.

Alors aussi, tu faisais nager des oiseaux  
dans un torrent. C'étaient des nénéphars.

IRÈNE

C'étaient des cygnes.

RUBEK

Oui, des cygnes blancs. A l'un d'eux, je  
m'en souviens, j'attachai une grande feuille  
d'eau.

IRÈNE

Et cela devint le bateau de Lohengrin,  
guidé par le cygne.

RUBEK

Comme tu t'amusais à ce jeu, Irène!

IRÈNE

Nous l'avons souvent recommencé.

RUBEK

Tous les samedis, je crois, tant que dura  
l'été.

IRÈNE

Tu disais que j'étais le cygne qui guidait  
ton bateau.

RUBEK

Ai-je dit cela? C'est possible. (Absorbé par le jeu.)  
Vois-tu, vois-tu, comme les mouettes des-  
cendent le courant?

IRÈNE, riant.

Et tous tes bateaux chavirent.

RUBEK, jetant de nouvelles feuilles dans le torrent.

J'ai des bateaux de réserve. (Il suit les feuilles  
des yeux et en pousse quelques-unes. — Après un silence.)  
Tu sais, Irène, — J'ai acheté la petite cabane  
du lac de Taunitz.

IRÈNE

Ah! tu l'as achetée? Tu disais toujours  
que tu l'achèterais si tu en avais les moyens.

RUBEK

Les moyens ne m'ont pas manqué par la  
suite. Et je l'ai achetée.

IRÈNE, avec un regard oblique.

Et tu y demeures maintenant... dans notre  
vieille maison?

RUBEK

Non, il y a longtemps que je l'ai fait démolir.  
Sur son emplacement, j'ai fait construire une  
très belle et très spacieuse villa... entourée  
d'un parc. C'est là que nous avons coutume...  
(Se reprenant.) que j'ai coutume de passer l'été...

IRÈNE, se maîtrisant.

Ainsi, c'est là que vous demeurez maintenant... toi et l'autre ?

RUBEK, avec un ton de défi.

Oui, ma femme et moi, nous demeurons là en été... quand nous ne voyageons pas, comme nous le faisons cette année.

IRÈNE, fixant l'horizon.

Qu'elle était radieuse, cette vie au bord du lac de Taunitz !

RUBEK, avec un regard rentré.

Et, pourtant, Irène...

IRÈNE, complétant sa pensée.

Et, pourtant, cette vie radieuse, nous l'avons laissé échapper.

RUBEK, bas, avec insistance.

Le regret nous en viendrait-il trop tard ?

IRÈNE ne répond pas et reste un instant silencieuse.  
Puis elle fait un geste du côté de la lande.

Regarde, Arnold : voici que le soleil se cache derrière les sommets. Vois-tu ces rayons obliques rougissant la bruyère ?

RUBEK, regardant du même côté.

Il y a longtemps que je n'ai vu un coucher de soleil dans les fiælls.

IRÈNE

Et un lever de soleil ?

RUBEK

Un lever de soleil ? Je crois que je n'en ai jamais vu.

IRÈNE sourit doucement, plongée dans un souvenir.

J'ai vu, un jour, un lever de soleil admirable.

RUBEK

Vraiment ? Où cela ?

IRÈNE

Au sommet d'un pic vertigineux... Tu m'y avais entraînée en me promettant de me montrer toutes les splendeurs de la terre si je voulais...

RUBEK

Si tu voulais?... Achève!

IRÈNE

Je fis ce que tu désirais. Je te suivis jusqu'au sommet de la montagne et là je me prosternai devant toi... et je t'adorai. Je te servis. (Un silence. Puis elle ajoute à voix plus basse :) Ce fut là mon lever de soleil.

RUBEK, détournant l'entretien.

Voudrais-tu nous accompagner et demeurer chez nous, dans notre villa?

IRÈNE, avec un sourire moqueur.

Avec toi et... cette dame?

RUBEK, insistant.

Avec moi... comme aux jours de la création. Tu rouvrirais tout ce qui s'est refermé en moi. Ne le voudrais-tu pas, Irène?

IRÈNE, secouant la tête.

Je ne possède plus la clef, Arnold!

RUBEK

Si, tu la possèdes! Tu es seule à la posséder!... (Suppliant.) Viens à mon secours... fais-moi revivre la vie!

IRÈNE, impassible.

Vains rêves, songes creux... et morts. Pour notre vie commune, il n'y a pas de résurrection.

RUBEK, d'un ton bref et péremptoire.

Eh bien, continuons à jouer!

IRÈNE

Où, jouons, jouons... jouons seulement!

(Ils recommencent à jeter dans le torrent des feuilles et des

pétales, qui flottent et nagent. — Par la côte, à l'arrière-plan de droite, on voit venir ULFHEIM et MAÏA en tenue de chasse. Ils sont suivis du valet de chasse, qui mène les chiens couplés. Le valet continue son chemin vers la droite.)

RUBEK, les apercevant.

Tiens! voici la petite Maïa avec le chasseur d'ours!

IRÈNE

Oui, ta compagne.

RUBEK

On celle de l'autre.

MAÏA jette un regard sur le plateau, les aperçoit au bord du torrent et crie à Rubek :

Bonne nuit, Monsieur le professeur! Rêvez à moi. Je m'en vais à l'aventure!

RUBEK, criant.

A quelle aventure?

MAÏA, venant plus près.

Je cherche la vie, pour la faire passer avant toute chose.

RUBEK, moqueur.

Vraiment, petite Maïa, toi aussi?

MAÏA

Mais oui! Et j'ai fait là-dessus une petite chanson. Écoute. (Elle chante joyeusement.)

Libre, libre, échappé de cage,  
Je fends les airs, oiseau volage.  
Libre, libre, échappé de cage...

Oui, oui, me voici éveillée... enfin!

RUBEK

Cela en a tout l'air.

MAÏA, respirant à pleins poumons.

Ah Dieu! que c'est bon, le réveil!

RUBEK

Bonne nuit, Madame Maïa... bonne chance!

ULFHEIM, se récriant.

Halte-là!... Voulez-vous bien vous taire!  
Vous allez nous jeter le mauvais sort, avec



vos satanés vœux. Vous voyez bien que nous allons à la chasse...

RUBEK

Quel gibier me rapporteras-tu, Maïa?

MAÏA

Un oiseau de proie. Je lui logerai un plomb dans l'aile et il pourra te servir de modèle.

RUBEK, avec un sourire amer et sarcastique.

C'est cela! briser une aile... par inadvertance... il y a longtemps que tu y excelles.

MAÏA, haussant les épaules.

Ah bah!... Laisse-moi faire à ma guise, désormais! (Elle incline la tête avec un petit rire malin.) Adieu! Je te souhaite une belle nuit d'été sur la lande!

RUBEK, d'un ton plaisant.

Merci! Et bien du malheur à vous et à votre chasse!

ULFHEIM, ricanant.

A la bonne heure! voilà un souhait qui nous va!

MAÏA, riant

Merci, Monsieur le professeur, merci! (Ils ont traversé la partie visible du plateau et disparaissent par la pente de droite.)

RUBEK, après un court silence.

Oui, une belle nuit sur la lande... c'eût été vivre, cela!

IRÈNE, subitement, avec un éclair dans les yeux.

Veux-tu une nuit d'été sur la lande... avec moi?

RUBEK, étendant les bras.

Oui, oui... viens!

IRÈNE

Oh! mon aimé, mon seigneur et mattre!

RUBEK

Irène!

IRÈNE, d'une voix rauque, souriant et portant à sa poitrine une main tâtonnante.

Ce ne sera qu'un épisode... (Vivement, à voix basse.) Chut!... Arnold, ne tourne pas la tête!

RUBEK, baissant aussi la voix.

Qu'y a-t-il ?

IRÈNE

Une figure immobile qui me regarde.

RUBEK, se retournant malgré lui.

Où cela ? (Tressaillant.) Ah ! (On entrevoit la tête de la DIACONESSE entre les buissons, sur la pente de droite. Elle tient les yeux constamment fixés sur IRÈNE.)

IRÈNE, se lève et dit d'une voix étouffée :

Il faut donc nous séparer. Non ! reste assis. Entends-tu ? tu ne dois pas me suivre. (Elle se penche sur lui et dit à voix basse :) Au revoir... cette nuit... sur la lande.

RUBEK

Tu viendras, Irène ?

IRÈNE

Je viendrai sans faute. Attends-moi ici.

RUBEK, répète comme en rêve :

Une nuit sur la lande... avec toi... avec toi... (Leurs regards se rencontrent.) Oh ! Irène... c'eût été la vie... et nous l'avons manquée... tous deux.

IRÈNE

L'irréparable ne nous apparaîtra que...  
(Elle s'interrompt subitement.)

RUBEK, avec un regard interrogateur.

Que?...

IRÈNE

... Quand nous nous réveillerons d'entre les morts.

RUBEK, secouant tristement la tête.

Et que verrons-nous alors ?

IRÈNE

Nous verrons que nous n'avons jamais

VÉCU. (Elle gagne la pente et la descend. La DIACONESSE s'écarte pour la laisser passer et la suit. — RUBEK reste assis au bord du torrent.)

VOIX DE MAÏA, dans la montagne. Elle chante joyeusement :

Libre, libre, échappé de cage,  
Je fends les airs, oiseau volage,  
Libre, libre, échappé de cage...

ACTE TROISIÈME



*fondazione*  
GIORGIO CINI *onlus*



Vaste plateau dans la haute montagne. Il est coupé par des crevasses et aboutit, à l'arrière-plan, à des précipices et à des pentes abruptes. A droite, des cimes neigeuses se perdent dans les nuées errantes. A gauche, dans un éboulement, une vieille hutte qui tombe en ruines. — Heure très matinale. On voit le jour poindre. Le soleil n'est pas encore levé. — MAÏA, le visage empourpré, descend l'éboulement, à gauche, ULFHEIM la suit, moitié fâché, moitié souriant, en lui tenant fortement le bras.

MAÏA, essayant de se dégager.

Lâchez-moi! lâchez-moi, vous dis-je!

ULFHEIM

Allons, allons, il ne vous manque plus que de mordre... Vous êtes méchante comme une guêpe.

MAÏA, le frappant sur la main.

Voulez-vous bien melâcher! et vous tenir tranquille!

ULFHEIM

Ma foi! non, je ne veux pas.

MAÏA

Alôrs, jè ne fais pas un pas de plus avec vous. Vous entendez :... Pas un pas!

ULFHEIM

Oh! Oh!... Que deviendriez-vous sans moi en pleine montagne?

MAÏA

Je m'enfuirai, s'il le faut, par cette crête...

ULFHEIM

Pour vous y broyer les os! Il ne resterait qu'une bouillie dont les chiens se lécheraient les babines... (Il la lâche.) A votre aise! fuyez par la crête, si bon vous semble. Il y a là des pentes raides à vous donner le vertige et un seul petit sentier presque impraticable.

MAÏA, s'époussetant de la main et lui jetant des regards furieux.

Ah bien! c'est un charmé que d'aller à la chasse avec vous!

ULFHEIM

Dites plutôt: « que de faire du sport! »

MAÏA

Vous appelez cela un sport?

ULFHEIM

Oui, avec votre permission. Un sport comme je les aime.

MAÏA, haussant les épaules.

Ah bien, alors!... (Le regardant fixement, après un silence.) Pourquoi avez-vous lâché les chiens là-haut?

ULFHEIM, clignant des yeux et souriant.

Pour qu'ils aient aussi leur petite chasse, voyez-vous!

MAÏA

Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas pour leur plaisir que vous avez lâché les chiens.

ULFHEIM

Pourquoi les ai-je lâchés, en ce cas : Voyons ! Que vous en semble ?

MAÏA

Vous les avez lâchés pour vous débarrasser de Lars. Il est obligé d'aller les rattraper. Et vous, pendant ce temps... C'est joli, cela !

ULFHEIM

Et moi, pendant ce temps ?

MAÏA, d'un ton bref.

N'importe !

ULFHEIM, confidentiellement

Lars ne retrouvera pas les chiens. Vous pouvez vous en fier à lui. Il ne les ramènera qu'à l'heure voulue.

MAÏA, avec un regard courroucé.

Je le sais bien.

ULFHEIM, lui saisissant le bras.

Lars, voyez-vous, connaît mes habitudes de sport.

MAÏA, sans répondre, le toisant des yeux.

Savez-vous à qui vous ressemblez, Monsieur Ulfheim ?

ULFHEIM

Ma foi, je pense que je ressemble surtout à moi-même.

MAÏA

C'est cela : vous ressemblez trait pour trait à un faune.

ULFHEIM

A un faune ?

MAÏA

Oui, trait pour trait.

ULFHEIM

Un faune, n'est-ce pas une espèce de monstre? Comme qui dirait un démon des bois?

MAÏA

Oui, c'est tout votre portrait. Barbe et pieds de bouc. Et puis des cornes!

ULFHEIM

Tiens! tiens! des cornes?...

MAÏA

Une vilaine paire de cornes, comme vous.

ULFHEIM

Vous pouvez donc les voir, mes pauvres cornes?

MAÏA

Bien sûr que oui, je peux les voir!

ULFHEIM, tirant une laisse de sa poche.

En ce cas, je n'ai rien de mieux à faire que de vous garrotter.

MAÏA

Êtes-vous fou? Me garrotter?

ULFHEIM

S'il faut que je sois un diable, je veux l'être jusqu'au bout... Ah! vraiment? vous pouvez voir mes cornes?

MAÏA, l'apaisant.

Allons, allons... soyez gentil, Monsieur Ulfheim... (Changeant de ton.) Mais où est donc ce château de chasse dont vous m'avez tant parlé? C'est par ici qu'il devait être situé.

ULFHEIM, indiquant la hutte.

Vous pouvez le contempler.

MAÏA, le regardant.

Cette vieille étable?

ULFHEIM, riant dans sa barbe.

Elle a abrité plus d'une fille de roi.

MAÏA

C'est là que cet odieux garnement dont vous m'avez conté l'histoire vint, sous l'aspect d'un ours, visiter la fille du roi?

ULFHEIM

Oui, mon cher compagnon de chasse, c'est bien là. (L'invitant du geste.) Voulez-vous entrer?

MAÏA

Pouah! Jamais mon pied ne franchira...  
Pouah!

ULFHEIM

Oh! un couple humain peut's'y abriter pour une nuit aussi bien qu'ailleurs. Et même pour tout un été, au besoin.

MAÏA

Merci! il faudrait n'être pas dégoûté (Avec impatience.) Et, maintenant, j'en ai assez de vous et de cette partie de chasse. C'est l'heure où l'on se réveille à l'hôtel, et je veux y rentrer.

ULFHEIM

Quel chemin comptez-vous prendre?

MAÏA

C'est votre affaire. Il doit y avoir un moyen de descendre d'ici.

ULFHEIM, avec un geste vers le fond.

Je vous l'ai dit: il y a une sorte de descente, par-dessus la crête, là-bas...

MAÏA

Vous voyez-bien... Avec un peu de bonne volonté!

ULFHEIM

Mais regardez un peu si vous osez!

MAÏA, réfléchissant.

Vous croyez que je ne pourrais pas?

ULFHEIM

Jamais de la vie, sans mon aide.



MAÏA, inquiète.

Eh bien ! venez m'aider. Pourquoi êtes-vous avec moi, si ce n'est pour cela ?

ULFHEIM

Voulez-vous que je vous charge sur mes épaules ?

MAÏA

Quelles sornettes !

ULFHEIM

Ou que je vous porte dans mes bras ?

MAÏA

Vous recommencez vos sottises.

ULFHEIM, avec une sourde colère.

Il m'arriva un jour de me charger d'une charmante enfant que j'avais enlevée à la fange des rues pour la porter dans mes bras. Je l'aurais portée ainsi à travers toute la vie, afin qu'elle ne se meurtrit pas les pieds aux

cailloux du chemin... Car elle avait des chaussures bien usées quand je la ramassai...

MAÏA

Ce qui ne vous empêcha pas de la porter dans vos bras ?

ULFHEIM

Je la ramassai dans la boue et je l'élevai aussi doucement et aussi haut que je pus. (Avec un gros rire.) Et savez-vous comment elle me récompensa ?

MAÏA

Non, Dites !

ULFHEIM la regarde en souriant et en hochant la tête.

Ces cornes que vous distinguiez tout à l'heure... c'est un présent que je tiens d'elle... N'est-ce pas une plaisante histoire, Madame la tueuse d'ours ?

MAÏA

Assez plaisante, en effet. Mais j'en sais une encore plus drôle.

ULFHEIM

Dites !

MAÏA

Voici... Il était une fois une bien sotte fillette. Elle vivait avec ses parents dans d'assez médiocres conditions. Arrive, un beau jour, dans toute cette médiocrité, un haut et puissant seigneur qui, lui aussi, prend la fillette dans ses bras... et l'emporte en pays lointain.

ULFHEIM

Eut-elle plaisir à le suivre ?

MAÏA

Oui, car elle était sotte, voyez-vous.

ULFHEIM

C'était, sans doute, un de ces séducteurs à qui l'on ne résiste pas ?

MAÏA

Non. Il n'était pas si séduisant que cela.

Il réussit simplement à lui faire croire qu'il l'élèverait jusqu'à un sommet tout resplendissant de lumière.

ULFHEIM

C'était donc un ascensionniste, cet homme ?

MAÏA

Oui... à sa manière.

ULFHEIM

Et il fit monter la fillette ?...

MAÏA, haussant les épaules.

Ah! ouiche! il la fit joliment monter! Non, non... il l'entraîna, au contraire, dans un réduit froid et humide. Elle ne trouva ni soleil ni grand air. Rien que des lambris dorés et des figures pétrifiées le long des murs.

ULFHEIM

C'était bien fait, mort de mon âme!

MAÏA

Oui, mais n'est-ce pas, toui de même, une très drôle d'histoire?

ULFHEIM, la regardant un instant.

Écoutez-moi, mon cher compagnon de chasse.

MAÏA

Eh bien, qu'y a-t-il encore?

ULFHEIM

Voulez-vous que nous mettions ensemble nos pauvres haillons?

MAÏA

Vous voulez donc vous faire rapiéceur, Monsieur Ulfheim?

ULFHEIM

Pourquoi pas? Si nous essayions de coudre ensemble toutes ces guenilles... nous arriverions peut-être à obtenir une sorte de trame qui ressemblerait à celle d'une vie humaine!

MAÏA

Et si les guenilles étaient trop usées?

ULFHEIM, étendant les bras.

Eh bien, quoi? Nous apparatririons alors tels que nous sommes, libres enfants de la nature!

MAÏA, rient.

Vous, avec vos pieds de boue!

ULFHEIM

Et vous avec votre... Allons!

MAÏA

Oui, allons-nous en. Venez!

ULFHEIM

Halte-là, camarade! Où allons-nous?

MAÏA

A l'hôtel, bien sûr.

ULFHEIM

Et après?

MAÏA

Nous nous dirons gentiment adieu.

ULFHEIM

Est-il possible que nous nous séparions, nous deux ? Le croyez-vous ?

MAÏA

Vous ne m'avez attachée par aucun lien, que je sache ?

ULFHEIM

J'ai un château à vous offrir...

MAÏA, indiquant la hutte.

Le pendant de celui-ci ?

ULFHEIM

Il n'est pas encore en ruines.

MAÏA

Et toutes les splendeurs de la terre, peut-être ?

ULFHEIM

Un château, vous dis-je...

MAÏA

Merci ! J'en ai assez, des châteaux !

ULFHEIM

... Avec de superbes chasses tout autour, à perte de vue.

MAÏA

Y a-t-il des œuvres d'art dans ce château ?

ULFHEIM, embarrassé.

Non... pas précisément des œuvres-d'art, mais...

MAÏA, soulagée.

Ah ! tant mieux !

ULFHEIM

Eh bien ! voulez-vous me suivre aussi longtemps et aussi loin que je l'exigerai !

MAÏA

Je suis gardée à vue par un oiseau de proie apprivoisé.

ULFHEIM avec un accent sauvage.

On lui logera une balle dans l'aile, à celui-là, MAÏA.

MAÏA le regarde un instant d'un ton décidé.

Eh bien venez et portez-moi jusqu'en bas, par l'abîme.

ULFHEIM, passant un bras autour de sa taille.

Il n'est que temps, le brouillard descend !...

MAÏA

Le sentier est-il bien, bien dangereux ?

ULFHEIM

Le brouillard l'est davantage. (Elle s'arrache à son étreinte, va jusqu'au bord du ravin et y plonge un regard, mais se rejette aussitôt en arrière. Il se rapproche d'elle en riant.) Eh bien ! la tête vous tourne un peu !

MAÏA

Oui, mais ce n'est pas tout. Allez donc voir là-bas... ce couple qui s'avance.

ULFHEIM fait quelques pas et se penche vers le chemin creux

Mais c'est tout simplement votre oiseau de proie... avec son étrangère.

MAÏA

Pourrions-nous passer sans qu'ils nous vissent ?

ULFHEIM

Impossible. Le sentier est trop étroit. Et il n'y a pas d'autre chemin pour descendre.

MAÏA, s'armant de courage.

Allons... il faut les défier en ce cas !

ULFHEIM

Vous parlez en vrai tueur d'ours, camarade.

RUBEK et IRÈNE émergent du ravin à l'arrière-plan. Il a son plaid sur les épaules, elle, un manteau de fourrure négligemment jeté par-dessus sa robe blanche. Elle est coiffée d'une toque en duvet de cygne.

RUBEK, apparaissant à mi-corps par-dessus la crête rocheuse.

Comment, c'est Maïa ! il était donc dit que nous nous rencontrerions encore une fois !

MAÏA, avec un aplomb forcé.

Votre servante. Avancez donc, s'il vous plaît.

RUBEK émerge tout à fait et tend la main à IRÈNE qui arrive à son tour sur la hauteur.

RUBEK, froidement, s'adressant à Maïa.

Tu as donc passé la nuit sur le fiæel... tout comme nous?

MAÏA

Oui j'ai été à la chasse. Ne m'as-tu pas délivré un permis?

ULFHEIM, montrant l'abîme.

C'est par ce sentier que vous êtes venu?

RUBEK

Vous le voyez bien.

ULFHEIM

Et Madame aussi?

RUBEK

Bien entendu. (Avec un regard vers Maïa.) Madame

et moi, nous suivons désormais la même route.

ULFHEIM

Vous ne savez donc pas que ce chemin peut mener à la mort?

RUBEK

Nous nous y sommes risqués cependant!... Tout d'abord, il ne paraissait pas si dangereux.

ULFHEIM

Non, rien n'est dangereux au début. Mais, tout à coup, on se trouve à un tournant, et l'on ne sait si l'on doit avancer ou reculer. Et l'on reste cloué sur place, Monsieur le professeur! Changé en roc, comme nous disons, nous autres chasseurs.

RUBEK le regarde en souriant.

Vous faites des maximes, Monsieur Ulfheim?

ULFHEIM

Dieu me garde de parler par maximes.

(D'un ton persuasif, avec un geste vers la cime.) Mais vous ne voyez donc pas l'orage au-dessus de nos têtes?... Entendez-vous les rafales?

RUBEK, écoutant.

On dirait le prélude de la résurrection des morts.

ULFHEIM

C'est l'orage qui se déchaîne là-haut, malheureux! Regardez plutôt ces nuages qui s'amoncellent et descendent. Bientôt il nous envelopperont comme un linceul.

IRÈNE, tressaillant.

Je connais cela.

MAÏA, le tirant par la manche.

Hâtons-nous de descendre.

ULFHEIM à Rubek.

Je ne puis aider qu'une personne à la fois. Allez vous réfugier dans la hutte, pour laisser

passer l'orage. Je vous enverrai prendre ensuite.

IRÈNE, terrifiée.

Nous prendre! Non! non!...

ULFHEIM, d'un ton brusque.

Vous prendre de force, s'il le faut. Il y va de votre vie, entendez-vous! (À Maïa.) Venez et fiez-vous au camarade.

MAÏA, s'attachant à lui.

Oh! quel chant joyeux, si j'arrive en bas saine et sauve!

ULFHEIM se met à descendre et crie aux autres.

C'est dit; vous attendrez dans la hutte que j'envoie des hommes avec des cordes vous chercher. (Ulfheim, portant Maïa dans ses bras, descend rapidement, mais avec précaution.)

IRÈNE fixe un instant sur Rubek des yeux pleins d'effroi.

Tu as entendu, Arnold? Des hommes viendront m'emmener! Il en viendra beaucoup...

RUBEK

Du calme, Irène!

IRÈNE, avec une terreur croissante.

Et la femme en noir... viendra aussi. Car elle trouve, sans doute, que j'ai été longtemps absente. Elle me saisira, Arnold! Elle me mettra la camisole. Oui, elle l'a avec elle dans sa malle. Je l'ai vue...

RUBEK

Personne au monde n'osera te toucher.

IRÈNE, avec un sourire égaré.

Oh! non... J'ai un moyen pour cela.

RUBEK

De quel moyen parles-tu?

IRÈNE, tirant son stilet.

Le voici.

RUBEK, tendant la main pour le saisir.

Un stilet!

IRÈNE

Je le porte sur moi jour et nuit.

RUBEK

Donne-moi ce couteau, Irène!

IRÈNE, le rentrant.

Tu ne l'auras pas. Je saurai très bien m'en servir moi-même.

RUBEK

T'en servir?... Et pourquoi faire?

IRÈNE, le regardant fixement.

Il t'était destiné, Arnold.

RUBEK

A moi?

IRÈNE

Quand, assis le soir, devant la petite cabane...

RUBEK

Devant la petite cabane?



IRÈNE

.. Sur les bords du lac de Taunitz, nous jouions aux cygnes avec des nénuphars...

RUBEK

Eh bien? eh bien?...

IRÈNE

... Et que tu me dis ces mots froids comme le sépulcre : « Tu n'as jamais été qu'un épisode dans ma vie... »

RUBEK

Mais je ne t'ai jamais dit cela, Irène! C'est toi qui as parlé d'épisode.

IRÈNE, continuant.

... Je tirai mon stylet, pour te le plonger dans le dos.

RUBEK, d'une voix sombre.

Et pourquoi ne l'as-tu pas fait?

IRÈNE

Parce que je m'aperçus tout à coup, avec

épouvante, que tu étais mort... depuis longtemps.

RUBEK

Mort?

IRÈNE

Mort. Mort comme moi. Cadavres froids et veules, nous étions là, sur les bords du lac de Taunitz, et nous jouions ensemble.

RUBEK

Je n'appelle pas cela être mort... Mais tu ne me comprends pas.

IRÈNE

Où est donc ce brûlant désir que tu combattais en toi-même quand tu voyais devant toi la femme ressuscitée?

RUBEK

Notre amour n'est certes pas mort, Irène.

IRÈNE

L'amour, fruit de la vie terrestre, de la vie

terrestre faite de beautés, de merveilles, — de mystère, — cet amour-là est bien mort en nous.

RUBEK, avec passion.

Sais-tu que c'est justement cet amour qui me brûle plus ardemment qu'il ne l'a jamais fait ?

IRÈNE

Et moi? oublies-tu donc qui je suis aujourd'hui?

RUBEK

Eh! qu'importe? Tu es pour moi la femme que mon rêve voit en toi.

IRÈNE

Je me suis montrée nue... sur une plate-forme... devant des centaines d'hommes... après toi.

RUBEK

C'est moi qui t'y ai poussée, sur cette plate-forme... aveugle que j'étais! Moi qui ai

fait passer l'argile inanimée avant la vie... avant le bonheur... avant l'amour.

IRÈNE, les yeux baissés.

Trop tard! trop tard!

RUBEK

Tout ce qui est arrivé ne te diminue pas d'une parcelle à mes yeux.

IRÈNE, levant la tête.

Ni aux miens.

RUBEK

Mais alors!... Nous sommes libres. Et nous avons encore le temps de vivre la vie, Irène.

IRÈNE, avec un regard chargé de tristesse.

Le désir de vivre est mort en moi, Arnold. Me voilà ressuscitée. Je te cherche. Je te trouve... Et je m'aperçois que toi et la vie... vous n'êtes que des cadavres au tombeau... comme je le fus moi-même.

RUBEK

Oh! quelle erreur est la tienne! La vie bouillonne et fermente en nous et autour de nous, comme jadis!

IRÈNE, sourit et hoche la tête.

Ta jeune femme ressuscitée aperçoit la vie tout entière étendue sur un lit de parade.

RUBEK, la saisissant violemment dans ses bras.

Eh bien, veux-tu qu'en une seule fois nous vivions la vie jusqu'au fond... avant de regagner nos tombes?

IRÈNE, poussant un cri.

Arnold!

RUBEK

Mais pas ici, dans la pénombre, dans l'horreur de ce linceul humide qui nous enveloppe.

IRÈNE, dans un élan passionné.

Non, non... dans la splendeur lumineuse des sommets, sur la cime de l'oubli!

RUBEK

Irène, mon adorée... oui, c'est là que nous célébrerons notre fête nuptiale!

IRÈNE, fièrement.

Le soleil peut nous contempler, Arnold.

RUBEK

Toutes les puissances de la lumière peuvent nous contempler. Et toutes celles des ténèbres aussi. (Il lui saisit la main.) Veux-tu me suivre, ma fiancée de grâce?

IRÈNE, comme transfigurée.

Je suivrai volontiers, sans réserve, mon maître et seigneur.

RUBEK, l'entraînant.

D'abord, Irène, nous fendrons les brouillards et puis...

IRÈNE

Oui, à travers les brouillards, vers les sommets, où resplendit le soleil levant. (Les

nuées descendent et s'épaississent, RUBEK et IRÈNE, la main dans la main, montent, traversant le névé, à droite, et disparaissent bientôt dans le brouillard qui tombe. Bruit strident de rafale. — LA DIACONESSE apparaît, gravissant l'éboulement, à droite. Elle s'arrête et regarde en silence autour d'elle, cherchant des yeux.)

VOIX DE MAÏA, montant de loin, en un chant joyeux :

Libre, libre, échappé de cage,  
Je fends les airs, oiseau volage,  
Libre, libre, échappé de cage !

(On entend soudain comme un bruit de tonnerre descendant du névé, qui s'éroule, et l'on aperçoit vaguement RUBEK et IRÈNE entraînés par l'avalanche. L'abîme les engloutit.)

LA DIACONESSE, poussant un cri et tendant les bras vers eux.

Irène ! (Elle reste silencieuse, un instant, puis fait un signe de croix sur l'abîme et dit :) Que la paix soit avec vous ! (On entend encore, venant d'en bas et de plus en plus lointain, le chant de MAÏA.)

FIN